

du *Nederlands Letterkundig Museum en Documentatiecentrum* (Musée des lettres et Centre de documentation néerlandais). Cette publication contient tout ce qui reste des notes prises par l'écrivain en vue de ce que l'on peut appeler ses romans «Cameron», autrement dit les livres dont l'action se déroule en Chine, *Het Verboden Rijk* (Le royaume interdit) et *Het Leven op Aarde* (La vie sur terre). Elle comporte également toutes les ébauches de Slauerhoff dont on ait connaissance aujourd'hui, et par conséquent, celles du troisième volume dont la version définitive n'a jamais été rédigée par l'auteur. L'établissement des textes et les annotations sont l'œuvre du Professeur W. Blok et de K. Lekkerkerker, depuis 1937 le spécialiste par excellence de Slauerhoff, dont il gère le fonds.

Signalons que M. Lekkerkerker, fort curieusement, n'a jamais publié l'apparat critique des *Verzamelde Werken*. Il l'avait pourtant rédigé, mais l'éditeur ne lui donna pas la possibilité de le faire paraître, ce dont on peut rétrospectivement se féliciter. En effet, M. Lekkerkerker déclara lors d'une interview qu'il avait pu se consacrer depuis entièrement à l'œuvre de Slauerhoff, et, ajouta-t-il, «Je découvris alors tant de manuscrits et de lettres - plus de six cents, je crois - fournissant une telle quantité d'éléments nouveaux que je ne pouvais plus assumer l'édition parue, car je me rendais compte qu'elle était à refaire complètement, qu'il fallait produire un tout «nouveau» Slauerhoff».

Entre-temps, divers éditeurs ont publié la majeure partie de ces nouveaux manuscrits, et les erreurs ont été corrigées dans de nombreuses annotations. Cependant, il est clair qu'un «nouveau» Slauerhoff doit voir le jour. Son œuvre, cinquante ans après sa mort, est tombée dans le domaine public, et n'importe qui peut la réimprimer à sa guise. Aussi est-il

urgent de faire paraître une édition critique définitive. ■

Pierre H. Dubois

(Tr. I. Rosselin)

Le bénéfice de «droits d'emprunt» enfin accordé aux écrivains

A l'exception d'un petit nombre d'auteurs favoris du public, les écrivains néerlandais et flamands n'ont jamais pu vivre de leur plume. Lorsqu'un auteur ne vit que de ses livres, il perçoit des droits d'auteur dont la modestie reflète généralement celle du tirage. Une bonne partie de ses lecteurs empruntent ses livres dans les bibliothèques, ce qui ne lui rapporte rien. Grâce à une lutte longue et acharnée, cette situation va dorénavant changer aux Pays-Bas. En attendant la mise en place d'une réglementation légale, les écrivains et les éditeurs peuvent demander, depuis le début de 1986, une indemnité qui les dédommagera de l'emprunt de leurs ouvrages dans une bibliothèque publique. Les livres doivent toutefois comporter au moins 32 pages, à moins qu'il ne s'agisse de poésie ou de musique (le nombre de pages peut alors être inférieur), et le texte doit être rédigé en néerlandais ou en frison. L'auteur (ou encore le correcteur, le traducteur, le compositeur, le photographe ou l'illustrateur) doit être de nationalité néerlandaise ou habiter les Pays-Bas. Ces conditions s'appliquent également à l'éditeur.

Ces mesures concernent tous les livres pour lesquels une indemnité est demandée. En attendant la réglementation légale, les mesures actuelles sont temporaires. On ne connaît pas encore le montant des indemnités, ni les méthodes de calcul sans aucun doute compliquées ni les clefs de répartition qui seront adoptées. Il est néanmoins prévu de commencer les paiements dès cette année. Justice est enfin faite, même si la plupart des auteurs n'en deviendront pas riches pour autant! ■

Pierre H. Dubois

(Tr. I. Rosselin)



Louis Couperus (1863-1923), dessiné par H. J. Haverman.

«La force des ténèbres», de Louis Couperus

Quatre romans de Louis Couperus (1863-1923), rejeton d'une famille aristocratique de La Haye, esthète décadent et écrivain «fin de siècle» réputé, avaient à ce jour été traduits en français. Et pourtant, le lecteur français n'avait guère de chances de pouvoir se former une idée précise de ce romancier néerlandais qui n'a rien de mineur: la dispersion des dates de parution est en effet éloquente: *Majesté* a été publié en 1898, *Paix universelle* en 1899, *Le cheval ailé* en 1923 et *Vieilles gens et choses qui passent* en 1971.

Traduit par Selinde Margueron, voici à présent un cinquième roman: *La force des ténèbres*, paru en 1900 sous le titre néerlandais *De stille kracht*. La préface de Philippe Noble, loin d'être un luxe inutile, nous éclaire fort judicieusement sur la personnalité de l'auteur et ébauche, tout aussi à propos, le cadre dans lequel se déroule l'action: l'Indonésie à l'époque de sa colonisation ou, comme on l'appelait alors, les Indes orientales néerlandaises.

C'est en Indonésie d'ailleurs, plus précisément à Java, que fut écrit, entre octobre 1899 et février 1900, *De stille kracht*, au moment où, à la faveur d'un long séjour, l'auteur et sa femme, Elisabeth Baud, redécouvrent ensemble le pays de leur enfance. Auparavant, Couperus y avait terminé tambour battant *Langs*

lijnen van geleidelijkheid (Par voies de progressivité), roman assez féministe par endroits et dont l'action se passe en Italie. D'aucuns ont attribué cette activité débordante au désir de l'auteur de se lancer le plus tôt possible dans la composition de ce qu'il devait appeler lui-même «mon roman indien issu des milieux de l'administration coloniale». Il est probable toutefois que des problèmes d'argent n'ont pas été totalement étrangers à cette brusque fougue créatrice, le séjour dans l'île s'étant avéré beaucoup plus coûteux que ne l'avaient prévu les Couperus.

Sans la présence de sa famille à Java, Couperus n'aurait sans doute jamais pu écrire *De stille kracht*. En effet, celle-ci lui fournit quantité de renseignements indispensables tant sur le fonctionnement de l'administration coloniale que sur certains phénomènes paranormaux (auxquels renvoie d'ailleurs le titre du livre et qui, à en croire de nombreux témoins dignes de foi, ne doivent rien à la fantaisie des Javanais). De plus, certains membres de sa famille ont même servi de modèles aux personnages du roman. De tels emprunts auraient pu aboutir à un banal roman à clé. Grâce au génie littéraire de l'auteur, nous voilà, au contraire, en présence d'une œuvre remarquable. Un demi-siècle avant que la décolonisation n'entraîne la rupture définitive, le roman nous montre, de façon prémonitoire, comment la haine secrète de l'Indonésien finira par avoir raison d'un colonisateur qui, bien que persuadé d'accomplir consciencieusement son satané devoir, n'a jamais réussi à comprendre.

A vrai dire, la prude Hollande de l'époque s'offusqua moins de la description peu flatteuse du régime colonial que de la liberté avec laquelle le romancier abordait des sujets jusqu'alors tabous, tels que l'érotisme et la sexualité. Il n'y eut pas jusqu'à Lodewijk van Deysel lui-même, critique redouté et, du reste, ardent défenseur du naturalisme, qui ne

s'étonnât du franc-parler d'un Couperus se complaisant à détailler sans gêne les fesses et le bas-ventre de Madame Van Oudijck, une des protagonistes de son roman. Tout observateur un tant soit peu informé sur l'évolution des mœurs aux Pays-Bas sait pertinemment qu'aujourd'hui, de telles réactions feraient plutôt sourire.

De retour en Europe, Couperus décide de s'établir à Nice, avenue Saint-Maurice. Le premier roman qu'il y écrira s'intitulera *Babel*, bientôt suivi de la série *De boeken der kleine zielen* (Les livres des petites âmes) (1901-1903), une de ses œuvres majeures, conçue, entre autres, en vue d'éponger les lourdes dettes que lui avait values l'aménagement de sa demeure niçoise. «Écrire, l'unique activité dont je sois capable», devait-il s'excuser un jour. Avez sincère ou fausse modestie? Quoi qu'il en soit, comme le soulignait F.L. Bastet dans la postface d'une récente réédition de *De stille kracht*, voilà une activité dans laquelle il sut s'illustrer avec éclat.

Jan Deloof

(Tr. U. Dewaele)

LOUIS COUPERUS, *La force des ténèbres*, traduit du néerlandais par Selinde Margueron, préface de Philippe Noble. Ed. du Sorbier, Paris, 1986, 304 p.

Le prix interprovincial des Lettres

Gwij Mandelinck (°1937) ne nous a donné jusqu'à ce jour que trois recueils: *Het oogbad* (L'œil-lère, 1971), *De wijzers bij elkaar* (Les aiguilles se rejoignent, 1974) et *De droefheid is in handbereik* (La tristesse est à portée de main, 1981). En tout une soixantaine de poèmes. Cela témoigne de la gravité et du sens critique qu'il manifeste dans sa pratique de la poésie et c'est à cette même exigence qu'il devra de ne pas produire d'œuvre plus abondante. Jamais en effet il ne s'abandonne à la confession lyrique. Bien que sa poésie prenne source dans l'expérience et les impressions personnelles, elle dépasse d'emblée les limites de l'individu, et donne ainsi aux choses quotidiennes une di-



Gwij Mandelinck (°1937).

mension presque mythique. C'est précisément parce qu'il a su renouveler des thèmes anciens, que sa poésie a trouvé jusqu'à ce jour tant d'écho, et qu'elle fut à plusieurs reprises couronnée.

Sur le plan thématique et humain, une évolution nette se fait jour. La référence vague au «nous» du premier recueil, est remplacée et concrétisée dans le second par les thèmes de la mère, du père, de la femme et des enfants, qui forment avec le «je» un microcosme autonome. Dans *De droefheid is in handbereik*, pour lequel l'auteur se vit remettre le 25 avril 1986, le prix interprovincial flamand des Lettres 1985, il n'apparaît plus qu'une figure unique et abstraite: «elle». Le poète projette en celle-ci l'image de l'homme avec son élan vital jamais assouvi mais également avec la conscience croissante de la relativité de toute aspiration humaine.

Le travail de la langue suit pas à pas cette progression. Alors que dans le premier recueil l'exubérante métaphore joue un rôle moins fonctionnel qu'ornemental et que dans le second l'écriture gagne en sobriété, l'image se cristallise davantage encore dans la dernière œuvre, et se charge d'une signification universelle.

Gwij Mandelinck a approfondi sa conception de la vie en la transposant dans une figure particulière: «elle», une femme. Elle est, de la vie et de la mort, l'invitée. Jamais il n'avait encore mon-